

DOSSIER DU PROFESSEUR

ANALYSE DES INSTRUCTIONS OFFICIELLES DE LA SEQUENCE « LA QUESTION DE L'HOMME »

De « argumenter » à la « question de l'homme ».

Depuis la dernière réforme, le volume d'heures d'enseignement de la littérature en classe de première a été encore réduit : de cinq objets d'étude, il est passé à quatre. Le changement notable a consisté à modifier la séquence intitulée « Argumenter-convaincre-persuader » qui porte désormais le titre suivant : *la question de l'Homme dans les textes argumentatifs du XVIème à nos jours.....* ».

Cette séquence, très appauvrie en contenu, connaissait une grave dérive formelle et se réduisait généralement à l'étude de l'apologie, le plus souvent dans le cadre de la thématique vague liée à *l'autre*, avec pour œuvre intégrale inlassablement rabâchée l'incroyable *Candide*, relayé dans le public comme dans le privé.

Réintroduire un contenu thématique était apparemment un bien. Mais il suffit d'examiner le texte des instructions officielles¹ et de connaître un peu l'état de nos écoles pour se convaincre qu'il n'en est rien.

Analyser pas à pas le texte de ces IO (qui apparaît dans les encadrés successifs) est une question de salubrité de l'esprit, pour les parents, les enseignants mais aussi les proviseurs et les inspecteurs chargés de l'application de ces textes.

I LE GENRE ARGUMENTATIF PORTEUR D'UNE « REFLEXION ANTHROPOLOGIQUE » ?

Voici l'objectif pédagogique grandiose de cette séquence...

L'objectif est de permettre aux élèves d'accéder à la réflexion anthropologique dont sont porteurs les genres de l'argumentation afin de les conduire à réfléchir sur leur propre condition. On contribue ainsi à donner sens et substance à une véritable formation humaniste...

Le présupposé lié aux « genres argumentatifs »

Le présupposé de cet objectif, c'est que les genres argumentatifs sont *nécessairement et intrinsèquement* porteurs d'une réflexion anthropologique.

Quiconque a lu Bossuet, une démonstration mathématique ou le moindre prospectus publicitaire sait que c'est parfaitement faux. Il ne suffit pas d'écrire une fable, un conte, une apologie ou un plaidoyer pour que ce soit porteur d'une réflexion anthropologique, et moins encore porteur d'une réflexion susceptible de conduire des élèves de seize ou dix-sept ans à s'interroger sur leur « condition »².

En quoi *Candide* nous dit-il quoi que ce soit de pertinent sur notre condition humaine. Le gros niais, personnage de cette histoire n'est jamais qu'une « balle de caoutchouc », qui rebondit en fonction des besoins de la fiction et des règlements de compte divers de Voltaire

¹ Ces IO constituent le cadre juridique de notre enseignement. En cas de problème avec l'Institution, l'enseignant peut se défendre à partir de ce cadre. Il est donc essentiel qu'il le connaisse précisément. C'est le cadre d'exercice de sa liberté pédagogique.

² Passons charitablement sur la syntaxe de la phrase : doit-on les conduire à réfléchir sur leur propre condition d'élèves ou leur condition humaine ?

avec l'Église, qu'il haïssait, et avec la philosophie du dernier génie du siècle³. Une balle de caoutchouc qui, de surcroît, tourne en rond. La vie, c'est un petit plus que ce « beaucoup de kilomètres pour rien ».

En quoi Perrette et son pot au lait, ou la mouche stupide qui se prend pour un personnage important serait-elle porteuse d'une quelconque anthropologie ?

Quant à l'utopie, elle s'inscrit dans la dimension d'anthropologie du politique ou d'anthropologie politique qui sera traité plus loin.

Seuls, sans doute, *les Essais* de Montaigne entrent véritablement dans le cadre d'une réflexion sur la question de l'homme, sa condition, sa « nature ». Encore faut-il situer justement son œuvre dans le champ de la pensée.

Le prétendu *genre argumentatif* n'en est donc pas un, il ne naît pas au XVI^e siècle avec l'humanisme de la Renaissance, mais bien avant, car dès que les hommes entrent en relation, ils cherchent à convaincre autrui de leurs idées, pas seulement dans ce qu'on appelle la littérature de combat, mais aussi pour régler les conflits, les litiges et même pour promouvoir la paix, ce qu'on apprend peu aux élèves.

Nature et condition humaine : *afin de les conduire à réfléchir sur leur propre condition.*

Le terme « condition » demande quelques explications.

Prenons deux exemples apparemment très éloignés : la fable de Jean de la Fontaine, « le loup et l'agneau », et le passage de la prophétie d'Isaïe (11,1-9).

« et le loup habitera avec l'agneau

Et la panthère se couchera avec le chevreau »

La fable est porteuse d'une réflexion sur la nature de l'homme, représentée par le loup face à l'agneau. La morale pessimiste relève de l'observation empirique la plus sommaire : « la raison du plus fort est toujours la meilleure »... C'est le constat que fera Hobbes, reprenant d'ailleurs un auteur latin bien antérieur : *l'homme est un loup pour l'homme*. Cela nous dit quelque chose de l'homme tel que nous pouvons le voir.

Mais cela ne nous dit rien de l'homme tel qu'il doit être et tel qu'il pourrait être.

C'est cet état nouveau de l'homme véritable, de l'homme achevé, et donc de l'homme tel qu'il devrait et pourrait être que décrit Isaïe.

Les couples d'animaux symbolisent des états internes à l'homme, et parce qu'ils cohabitent, ils symbolisent un état spirituel particulier, qui implique qu'on a intégré des instances naturellement inconciliables : comme l'instance « loup » (la cruauté gratuite) et l'instance « agneau (la douceur incapable de se défendre). L'homme réalisé est décrit comme celui dont l'énergie fondamentale concilie l'énergie du loup et celle de l'agneau. Ces deux animaux offrent la figure du couple « attaque : défense » qui préside aux rapports sociaux et dont on peut voir une réalisation sophistiquée dans les forces armées⁴.

Le texte d'Isaïe décrit un « état » à venir de l'homme, de la « nature humaine », dans lequel tous les couples d'opposition des instances de l'homme figurées par des animaux (loup/agneau ; panthère/chevreau etc... il y en a sept) se concilient en lui. Il montre de manière symbolique l'état de l'homme réalisé dont le Messie représente la réalisation achevée pour les croyants issus de la tradition juive comme de la tradition chrétienne (les uns l'ont reconnu en Jésus, les autres l'attendent encore).

Le problème est donc bien dans les termes : de quoi parle-t-on quand on parle de l'homme ? De la nature humaine telle qu'on peut la voir dans la réalité, déchirée et désorganisée, ou de

³ Selon Yvon Belaval, le meilleur spécialiste de Leibniz, il était le dernier grand esprit encyclopédique. Pour se moquer de pareil esprit, il fallait l'effronterie d'un Voltaire, mais aussi beaucoup d'ignorance.

⁴ J.F. Froger, M.G. Mouret, *Cahiers d'anthropologie biblique, chemins de connaissance*, éditions désIris, 1990.

la nature humaine telle qu'on la rêve, qu'on l'imagine ou qu'on l'idéalise, telle qu'on la construit, qu'on la définit.

Ou telle qu'on la prophétise et qu'on la révèle, dans un système d'images difficile et qu'il faut correctement décoder, c'est-à-dire interpréter?

Notre anthropologie s'est élaborée dans des schèmes qui viennent de la plus haute antiquité, sur fond de pensée grecque, latine et sémitique. Dans ce paradigme, la *question de l'homme* est largement tributaire de la pensée chrétienne, élaborée dans un paradigme qui implique l'idée d'une « nature humaine », une solidarité organique entre « nature humaine » et « condition », ce qui permet de les distinguer et de les mettre en relation.

Pour dire quelque chose de valable sur la « condition humaine » il faut donc présenter aux élèves les paradigmes anthropologiques dans lesquels cette question de l'homme s'est déployée. Et la condition c'est évidemment que ceux qui enseignent aient reçu aussi une formation.

Le paradigme anthropologique issu du christianisme et celui des Lumières

Ce paradigme se construit dans un triple héritage : grec, latin (ou romain) et sémitique. Dès le premier siècle après Jésus Christ les penseurs des jeunes églises chrétiennes en formation, hommes de culture grecque ou latine, vont chercher à concilier la sagesse qu'ils appellent *païenne* et la sagesse chrétienne dont ils trouvent les éléments dans la Révélation.

Le plus éminent d'entre eux s'appelle saint Augustin : il pose dans la langue et la mentalité qui est la sienne tous les grands problèmes politiques et moraux mais aussi anthropologiques dont nous avons hérité: la question de la justice, celle du plaisir, celle de l'âme et de ses rapports avec le corps, celle de la paix, de l'unité... Legs redoutable. Il inaugure en particulier une lignée anthropologique et philosophique qui postule l'idée d'un *esprit en profondeur*, d'un esprit replié dans l'intimité de soi, touché par une sorte d'inconscience, et qui peut développer ses potentialités par l'approfondissement de soi.

Montaigne s'inscrit dans cette lignée. Comme Hobbes, il voyait dans *la présomption* la source de nos misères. Les auteurs chrétiens l'appelait tout simplement l'orgueil. Héritier du stoïcisme philosophique, il oscille continuellement entre ne jamais penser à la mort ou y penser toujours, et il trouve une solution à laquelle il donne un nom : le « nonchaloir ». Mais Montaigne n'a pas plus que les Anciens l'idée de « soulager » la condition humaine, encore moins de la transformer.

De cette lignée de penseurs qui affrontent la question de la mort, Pascal est le dernier grand représentant. Les Anciens vivaient et agissaient selon les mouvements dans lesquels la condition humaine nous entraîne : entre la descente vers la bête et la montée vers le dieu ou le divin. Pascal voit le déchirement de l'homme entre ces deux pôles. Mais il voit aussi, plus que tout autre, le caractère dérisoire de la « vaine gloire ». Il ajoutera un nouveau terme à la condition humaine: *le divertissement*.

Descartes, Spinoza, puis Kant, à des titres divers, mettent en place un nouveau paradigme, et vont contribuer à détruire le paradigme d'une nature humaine issue d'une création divine et frappée par une catastrophe métaphysique – la chute ou la faute originelle - qui a entraîné des conséquences sur *sa condition même*, introduisant la mort, la maladie, la souffrance, et ce déchirement auquel Pascal a été si sensible. Le monde chrétien conçoit cette condition comme issue d'une faute qui a abîmé l'intelligence même de l'homme, de tout homme et introduit une injustice constitutive, un désordre de l'âme qui le rend incapable de gouverner les passions et les pulsions psychobiologiques.

Descartes va rendre le rapport de l'âme et du corps totalement inintelligible en restaurant l'idée d'un dualisme foncier entre un esprit réduit à la « pensée », et un corps liée à l'étendue (et donc décharnalise). Spinoza retrouvera les données du stoïcisme et introduira un monde

où le hasard n'a plus aucune part. Il redonne à l' « *ananké* » des grecs un nouveau souffle.

La protestation kantienne apporte une idée sinon nouvelle du moins formulée clairement : l'homme est un « *habitant de la terre qui est inscrit par sa sensibilité et sa raison dans des relations empiriquement nécessaires avec les êtres du monde*⁵ ». Mais elle réinscrit l'anthropologie dans l'ordre du fait, et les relations des hommes entre eux comme La Fontaine le montrait avec peu de profondeur mais beaucoup de perspicacité.

Au XVIII^e siècle, le recentrage du savoir se fait autour de la valeur terrestre de l'utilité et s'autorise d'un discours anthropologique nouveau, résultat de l'acclimatation en France du discours Lockien auquel Kant donnera le nom d'*empirisme*. Une épistémologie nouvelle est en train de naître qui prétend marquer les « bornes de l'esprit humain » à partir de l'analyse de la genèse fonctionnelle des facultés de l'esprit. Hume en constitue l'un des représentants les plus éminents (deux traités sur l'entendement).

Surtout, on va écarter la Révélation comme source possible pour la raison et on ne va plus admettre pour « données » de l'esprit que celle des sens, et les capacités logiques propres à la raison discursive. L'intuition, l'inspiration seront niées. Elles continueront leur route en littérature et dans les arts.

On est bien éloigné de Pascal et de sa thèse philosophique essentielle : la condition humaine est inintelligible si on ne prend pas en considération la grandeur et de la misère de cette condition. Grandeur par la Raison qui donne à l'homme un statut au delà de toute animalité, misère par les passions qui l'entraînent à plus de cruauté qu'en montre la brute. Autrement dit, l'homme n'est pas un animal, c'est le monde animal qui est en lui. Dans cette perspective la question est la suivante : comment intégrer – et non refouler, ni brimer, ni réprimer furieusement – ces pulsions psychobiologiques que les animaux figurent en dehors de nous, mais qui sont aussi en nous.

C'est pourtant la première différenciation centrale pour que l'homme soit homme, l'intégration des puissances psychobiologiques figurées par les animaux.

La seconde différenciation essentielle – fragile, comme toute différenciation – c'est la différenciation sexuelle. L'homme naît sexué, masculin ou féminin, et cette différenciation est bonne.

Conscientes de la fragilité de cette différenciation dans la nature humaine même, toutes les sociétés ont défini des conduites associées à la féminité ou à la masculinité. Dans cet effort, elles ont souvent été arbitraires, maladroites, injustes et souvent rigides. Il n'y a rien de révoltant à ce que les femmes cherchent à échapper de cette emprise sociale, mais le faire en reniant cette différenciation dans leur être même est une nouvelle violence, le pendant de la violence réellement exercée sur les femmes, et dont l'islam continue de se faire le prosélyte insensé.

C'est dans la nature humaine et donc *invisiblement* que cette différenciation doit se faire, pour ensuite se manifester dans le monde visible. Encore faut-il disposer des données pour comprendre et réaliser en soi cet accomplissement.

Le coup de grâce de Rousseau et la mise en place d'un nouveau paradigme

Rousseau va porter un coup mortel à ce paradigme fondé sur la distinction et la solidarité organique entre nature et condition humaine. Il fait de la question de *l'essence de l'homme* le pivot de tout son édifice philosophique.

Le *Discours sur l'inégalité* s'ouvre sur un énoncé fracassant : « La plus utile et la moins avancée de toutes les connaissances humaines me paraît être celle de l'homme ». Il déclassé tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur l'homme (parce que connaissances empiriques) et avec la vanité qui lui est caractéristique, il se prétend inaugural (comme pour *les Confessions*) :

⁵ *L'anthropologie d'un point de vue pragmatique* publié en 1798.

« C'est de l'homme que j'ai à parler... ».

Soit...

Et il propose une genèse symbolique qui découle d'une origine fictive – une nature humaine réinventée – vers la condition humaine actuelle.

Mais il est impossible d'induire cette origine (qui fait l'objet d'une révélation dans un livre qu'on appelle la *Genèse*). On ne peut qu'en faire une hypothèse : c'est la fiction de l'état de nature qui va désormais remplacer la « nature humaine » mais dans un paradigme philosophique. Et c'est cette hypothèse de type anthropologique d'un état de nature supposé, qui va fonder les théories du politique (comme celle de Hobbes ou de Locke).

L'histoire selon Rousseau se conçoit alors comme une dérive qui éloigne l'espèce humaine de son état primitif, supposé originel, et bon, mais perverti par la société. C'est ainsi que l'on verrait naître la propriété⁶, les langues, les premières sociétés, le pouvoir, l'exploitation, le luxe, l'esclavage, etc... Platon dans *la République* procède comme Rousseau à la genèse symbolique de la société. Il est impossible de faire autrement, un premier moment historique de constitution de la société humaine n'est pas à notre portée.

Toute l'anthropologie philosophique de Rousseau se structure autour de la thèse supposée d'une essence de l'homme tenue pour origine à partir de laquelle il déploie une histoire généalogique de l'homme, histoire parfaitement imaginaire. L'homme observable, c'est « le bourgeois », qui nous masque l'homme authentique, l'homme naturel, clé de la connaissance de tout ce qui est humain. Tant que nous ne le connaissons pas, c'est en vain que nous voudrions déterminer la Loi qu'il a reçue ou celle qui convient le mieux à sa constitution. Exempt de nombre des défauts de l'homme civilisé, il n'est pourtant pas l'homme à l'état de nature, proprement inimaginable, et dont même le bon sauvage ne constitue pas le modèle.

C'est dans cette perspective que le « mythe du bon sauvage » peut trouver un véritable éclairage.

Les paradigmes « d'anthropologie philosophique »

Le paradigme rousseauiste est très loin de celui de la Grèce antique qui se décline soit selon Platon, soit selon Aristote.

Platon disqualifie le monde sensible, et donc le corps. Tandis que pour Aristote, quand l'homme existe, il est soit *politikos*, soit *cyclopeos*, soit il est « humain », soit il est une brute. Le paradigme anthropologique d'Aristote inscrit l'homme d'emblée comme un être politique et social. La vie proprement humaine, c'est la vie de l'intelligence. Thomas d'Aquin reprendra cette position. La vie de plaisir, la vie selon Philèbe, n'est pas une vie humaine. La question est plus qu'actuelle, dans une société qui se dit et s'affiche comme une société de loisirs, et qui ordonne le calendrier scolaire à « l'économie des vacances » (de ski, de mer etc...)

L'avènement des sciences de la nature va très largement contribuer à défaire ce qui restait d'une anthropologie marquée par la confluence de ces trois cultures : la grecque, la latine et l'apport sémitique, le plus difficile à intégrer.

A compter du XVIII^e siècle l'anthropologie commence à se constituer comme « science ». Elle s'affranchit progressivement de son berceau philosophique comme des sciences naturelles, tout en continuant d'évoluer dans le paradigme naturaliste⁷ qui non seulement va ruiner le paradigme chrétien – ruine aujourd'hui consommée –, mais qui va également écarter le paradigme philosophique. Il va continuer sa route dans les sciences politiques où il va disparaître apparemment, mais en continuant de les animer secrètement. C'est ainsi que

⁶ « Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisa de dire, ceci est à moi... »

⁷ Buffon définit l'anthropologie dans son *Traité des variations de l'espèce humaine* (1749) comme l'équivalent de l'« Histoire naturelle de l'Homme ». Diderot en propose une définition encore plus étroite en en faisant un équivalent de l'anatomie

l'analyse des sociétés va se faire selon le modèle de sociétés animales, comme les fourmis ou les loups. On va aller chercher dans le comportement animal des réponses aux questions liées à la violence intra-humaine.

L'histoire de notre « science politique » est complexe, et elle est marquée d'une rupture entre la science politique ancienne, celle d'Aristote et de Platon, et *la science politique moderne*, qui peut se décrire à travers deux étapes observables.

La première étape est celle de Montesquieu, dont nous tenons l'essentiel. Il fournit les instruments de ce qui deviendra les sciences sociales et il va très largement contribuer à nous faire concevoir la vie politique comme une mécanique des pouvoirs. Il discrédite la science politique ancienne en l'enfermant dans les limites de la cité et souligne qu'elle est incapable de saisir le phénomène politique propre à l'Europe moderne.

Le deuxième moment de naissance de la politique moderne est marqué par trois noms : Machiavel, Hobbes et Rousseau⁸. Il faudrait sans doute ajouter Locke.

La question qui va hanter la science politique dans son deuxième moment est celle de l'unité des pouvoirs : religieux et politique. La question de la dualité des deux cités, héritage d'Augustin, théoricien pourtant de la dualité du spirituel et du temporel, sera définitivement écartée pour fonder l'unité politique essentiellement dans le politique, c'est-à-dire dans l'Etat. Le problème du peuple disparaîtra progressivement, au fur et à mesure que les nations apparaîtront dans l'histoire. Le problème des rapports du politique et du religieux se posera de plus en plus par le refoulement du religieux d'une part, et d'autre part par l'assimilation du politique et de pouvoir violent. L'islam rappelle aujourd'hui avec une violence inouïe que le « retour du refoulé » peut s'avérer très dangereux. Alors que pour les Anciens, l'horizon de la vie politique, c'était le bien commun, et l'amitié civile, à partir de Machiavel, la politique est projetée en dehors de la sphère de la morale, ou depuis, elle est restée.

Dans l'expérience juive – mais aussi chrétienne, lorsqu'il y a connaissance de l'Ancien Testament – le peuple est réalisé comme peuple par une succession d'opérations, qu'on appelle des « alliances ». Moïse, parce qu'il engendre un peuple à la Loi, en est le principal artisan (mais pas le seul). La figure de David incarne l'intégration du politique dans le religieux. Le Messie est à la fois roi, juge et prophète.

Toute la question qui sous-tend le politique est celle du religieux et du politique. Platon lui-même l'avait entrevu dans son dernier ouvrage, *Les lois*. La figure du législateur reste un impensé de la philosophie, comme d'ailleurs du droit...

Les philosophies du politique ont fait progressivement disparaître tout ancrage anthropologique de leur pensée. C'est bien inquiétant... Quelle est l'idée de l'homme véhiculée par ces philosophies du politique, c'est ce qu'on devrait examiner aussi. Comment cette idée s'est élaborée dans la sphère philosophique et en particulier dans les théories du politique, c'est aussi ce qu'on devrait examiner.

La naissance de l'anthropologie comme science humaine

Au XIX^{ème} siècle, L'anthropologie se constitue d'abord à travers des sociétés savantes. Les anthropologues, le plus souvent issus de la médecine ou de la biologie, ont pour grande préoccupation d'étudier l'origine et l'évolution de l'homme, d'établir des classifications de l'espèce humaine sur la base du concept de race, en s'appuyant sur les méthodes de l'anatomie comparée. L'anthropologie va se dégager de ce berceau devenu sanglant et se constituer progressivement non plus dans le sillage des sciences naturelles mais comme une science proprement humaine et sociale.

Le paradoxe cependant est que, science humaine et sociales, elle va continuer à chercher

⁸ Voir Pierre Manent, *Naissances de la politique moderne : Machiavel, Hobbes, Rousseau*, Payot, 1977. Mais aussi, les *Métamorphoses de la cité*, Flammarion. Voir aussi Marion Duvauchel, *saint Augustin et l'idée de société*, Librim, à paraître en 2014.

dans l'éthologie par exemple des modèles d'explication des sociétés humaines.

Aux XIX et XXème siècle, l'anthropologie participe d'une observation réfléchie des sociétés dites traditionnelles. En quoi elle est héritière de Rousseau. Elle va chercher dans le monde « primitif », le monde « naturel », les données qui pourront lui dire quelque chose de cette nature humaine. On s'appuie sur des récits de voyages - qui connaissent un développement considérable - de missionnaires ou d'explorateurs ou sur les rapports des administrations coloniales. On collecte intensément de l'information concernant les populations extra-européennes, on recense toute la culture matériel conçu dans la perspective évolutionniste encore dominante aujourd'hui.

L'anthropologue travaille « en chambre », plus que sur le terrain. Frazer en constitue le modèle éminent : il compile un matériel considérable pour rédiger *Le Rameau d'or*, une « somme » monumentale de mythes et de rites en provenance du monde entier. De son côté, en s'appuyant sur les missions et les administrations coloniales, L.H. Morgan répertorie les terminologies de la parenté utilisées dans le monde.

Puis, le travail de « terrain », va se développer, avec les problématiques liées à l'observation de l'homme par l'homme: Malinowski va introduire quelque chose de nouveau : la nécessité de s'immerger en profondeur dans la culture des sociétés observées, ce qu'il appelle *l'observation participante*⁹.

Deux siècles plus tôt, Pascal avait posé le problème anthropologique de fond sous une forme lapidaire : « l'homme passe l'homme ». L'homme ne peut observer son semblable, parce qu'il n'est pas un objet d'étude pour l'homme. C'est la clé de tout humanisme fondé en raison et en humanité.

En réalité, l'anthropologie a assumé les questions que la philosophie avait refusé de prendre en compte¹⁰, enfermée comme elle l'était et (continue de l'être) dans l'exégèse interminable et stérile des textes de son corpus, à l'exclusion des Patristiques et des penseurs chrétiens. Elle s'est *talmudisée*...

Aujourd'hui, les sociétés dites traditionnelles disparaissent peu à peu, engloutie dans une modernité agressive et qui prétend englober le monde et dire le tout de l'homme. La sociologie a absorbé l'ethnologie et donc d'une certaine manière l'anthropologie.

Un projet de « formation humaniste »

« On contribuerait ainsi à donner sens et substance à une formation véritablement humaniste ? »

Difficile de croire qu'on puisse donner « sens » et « substance » à une formation authentiquement humaniste avec un objectif aussi vague, aussi pompeux, et non élucidé.

Par ailleurs s'il s'agit de diffuser l'humanisme des Lumières qu'on le dise, et qu'on le dise clairement pour que les enseignants puisse se positionner véritablement et que les parents, comme les élèves sachent que la pensée commence au XVIIIe siècle et ignore délibérément les siècles de pensée qui précèdent, qu'ils sachent la nature de la culture qui est donnée à leurs enfants.

Et si c'est cette culture là qu'ils souhaitent.

Et cela doit être élucidé dans l'école publique comme dans les écoles catholiques qui n'ont souvent de catholiques que le nom.

⁹ Mais quand on lit le journal de Malinowski, on est éduqué. Les femmes indigènes sont des objets de convoitise et le regard que l'ethnologue porte sur les hommes de ces sociétés est souvent méprisant.

¹⁰ Les anthropologues de renom sont des agrégés de philosophie. Lévi-Strauss en a été le représentant le plus éminent. Mais pas le seul...

Dans cette perspective, on s'attache à mettre en évidence les liens qui se nouent entre les idées, les formes qui les incarnent et le contexte dans lequel elles naissent.

Que signifie de mettre en évidence les liens entre les idées, les formes qui les incarnent et le contexte dans lequel elles naissent ?

Il faut réfléchir un peu.

Le pré-supposé est le suivant : au XVIII^e siècle, se serait produite une mutation des savoirs qui serait une libération des cadres théologiques qui sous-tendent la vision de l'homme véhiculée par la culture (et pas seulement par le système éducatif). Ce qui est vrai.

Ce qui ne l'est pas, c'est que l'humanisme serait né à ce moment là.

Quant aux liens entre les idées et les formes qui les incarnent, c'est un pur fantasme, de la mythologie. Les formes textuelles n'incarnent pas des idées, elles fournissent un cadre, le moule dans lequel des idées se diffusent. Le conte existe bien avant Voltaire, c'est l'usage que Voltaire en fait qui est différent. Et ses contes n'ont de philosophique que le nom... Il suffit d'avoir fait un peu de philosophie pour le savoir.

Quant au contexte dans lequel ces idées naissent, soit, mais il convient d'abord de chercher ces idées, ces idées sur l'homme, puisque le thème de la séquence est « la question de l'homme ».

Argumenter-convaincre-persuader n'est pas l'apanage des Lumières. Les hommes, dans toutes les sociétés définissent un certain rapport à la parole, et très tôt dans l'histoire ils ont compris qu'elle peut devenir un instrument de domination et de pouvoir. Cela s'appelle la « sophistique », un usage dévoyé de la parole. La dialectique-rhétorique - usage rationnelle de la parole et de la pensée - ne naît sans doute pas en Grèce, mais c'est en Grèce qu'elle est rendue visible par des hommes, des livres, des événements aussi, comme la mort de Socrate. Rome va relayer et répercuter cet effort de mettre les ressources de la langue - écrite comme parlée - au service des idées. Elle va inventer une grande tradition rhétorique, essentiellement tournée vers la vie politique. Cicéron est le grand nom de ce moment de l'histoire.

Ce qu'on ne dit pas assez aux élèves, c'est que l'argumentation peut aussi être au service de la paix. Et que sans doute, elle devrait être au service de la paix. Dans toute société, les hommes argumentent pour tenter de convaincre, et de résoudre les conflits, donc d'apaiser. Comme toute chose, la technique en particulier, la parole n'est ni bonne ni mauvaise en soi : c'est l'usage qu'on en fait qui détermine sa bonté ou sa nuisibilité.

Les XVII^e et XVIII^e siècles sont emblématiques d'une crise de la conscience européenne, comme l'a montré le grand livre de Paul Hazard. Quant au siècle des Lumières, il a éteint bien des chandelles...

La formation humaniste relève de l'analyse des idées, des contenus, d'une histoire de la pensée, complexe, difficile, non d'un vague lien entre une forme textuelle, supposée incarner une idée par quelque alchimie mystérieuse et des idées révolutionnaires sur la condition humaine.

Le fait d'aborder les œuvres et les textes étudiés en s'interrogeant sur la question de l'homme ouvre à leur étude des entrées concrètes et permet de prendre en compte des aspects divers, d'ordre politique, social, éthique, religieux, scientifique par exemple, mais aussi de les examiner dans leur dimension proprement littéraire, associant expression, représentation et création.

Si un texte ne s'intéresse pas à la question de l'homme dans son contenu même, comment-il pourrait fournir une quelconque *entrée concrète* sur la question.

Quiconque a affronté la difficile question d'écrire clairement sur un problème un peu sérieux, avec pour objectif d'éclairer les esprits et de ne pas dire de sottises sait qu'il doit oublier l'expression et la création et que les figures de rhétorique ne lui servent de rien. Ce que les latins appelaient l'« ornatus », peut même représenter un obstacle à la claire exposition d'un problème.

La question de l'homme demande par ailleurs plus que tout autre, à être soumise à une analyse des présupposés, et des paradigmes dans lequel elle est posée... Il s'agit d'une affaire sérieuse, pas d'un vague thème, le plus vague possible, pour professeurs fatigués. Il ne s'agit pas d'une vague causerie sur l'homme, au coin du feu, mais d'une réflexion dont peut dépendre le choix que va faire une intelligence jeune et vigoureuse et qui peut déterminer son existence.

On agit selon ce qu'on pense. Et selon ce qu'on nous a donné à penser.

Le professeur a soin de donner aux élèves une idée de la diversité des genres de l'argumentation et de leur évolution du XVIème au XXème siècle ; il leur propose à cet effet d'autres textes que ceux qu'ils ont pu étudier en seconde.

On peut tout de même espérer que d'une classe à l'autre on étudie autre chose que *Candide* ou *l'Etranger*.

Pour montrer l'évolution d'un genre, il faut une culture très grande, du temps, et des élèves attentifs dans des classes concentrées. De quoi parle-t-on quand on parle *des* genres de l'argumentation. Personne ne le sait vraiment. Surtout, cette évolution n'a que peu d'importance au fond, parce qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil dans ce domaine là, ni du côté des thèmes, ni du côté des rhétoriques.

Après le XVIIème siècle où elle connaît une sorte de renouveau, la fable n'évolue plus et même elle disparaît. Pour une raison simple, la fable comme le conte participent de l'oralité. Les hommes de Lumières redécouvrent cette culture populaire lui évitant ainsi de disparaître. Mais ils vont l'exploiter au profit de leurs idées. La fable est la fable, elle a une visée morale, et elle raconte une histoire, c'est tout ce qu'il y a à en dire. Contraindre de jeunes esprits à remplir du papier sur une chose aussi évidente, c'est faire perdre du temps et décourager de l'écriture.

Les hommes débattent depuis des temps immémoriaux. Mais avant de débattre, les hommes sont surtout conscients de la fragilité de la culture, du moins quand ils gardent un peu de bon sens et de raisons. Ils sont conscients qu'elle requiert une reprogrammation d'une génération à l'autre.

Et quand ils croient en les valeurs de leur civilisation, ils s'emploient à mettre en place des structures de transmission. Car avant de débattre, on transmet. Sinon, on débat pour débattre, et c'est un monde de bavardage, pas un monde de parole.

On débattait déjà dans l'Antiquité, et au Moyen âge, on ne faisait que cela, comme en témoigne ceux qu'on appelle les hommes de l'Ecole, les Scolastiques, on le faisait dans les cadres rhétoriques et selon les modes d'exposition propres à chacune de ces mentalités.

Les IO de cette séquence prétendent imposer l'idée de la « valeur en soi » du genre argumentatif. Et que de soi, il entraîne un esprit critique.

C'est une idée fausse.

Pour comprendre les questions de l'anthropologie, il faut poser les quelques données de base à partir desquelles se décline toute la réflexion qui découle de ces données irréductibles qu'on appelle des présupposés. Ce sont les *axiomes*, ils sont indémontrables, mais si on ne les

pose pas, on ne peut rien démontrer.

Les concepts ont une histoire, la connaître est indispensable pour pouvoir former les esprits. Et en particulier dans le travail qui consiste à les guider dans la compréhension des textes qui s'inscrivent dans cette histoire de la pensée de l'homme.

Le corpus de textes propos

Les instructions officielles concernant le corpus sont particulièrement détaillées. Elles font l'objet de trois paragraphes successifs. Voici le premier. Il faut noter qu'on doit choisir d'étudier chaque texte dans sa composition et son développement, pas dans ses contenus... Soit !

Un texte long ou un ensemble de textes ayant une forte unité, du XVIème siècle à nos jours, au choix du professeur, étudié dans sa composition et son développement aussi bien que dans sa rédaction : essai, discours, pamphlet, recueil de maximes ou de pensées, de fables ou de satires, extraits de correspondances d'écrivains, texte narratif à visée persuasive, etc

En bref, *Candide*... ou un conte philosophique !

Un ou deux groupements de textes permettant d'élargir et de structurer la culture littéraire des élèves et de problématiser leur réflexion en relation avec l'objet d'étude concerné. Le professeur veille ainsi, en fonction du projet, à proposer dans ces groupements des textes ou des documents appartenant à d'autres époques que celle à laquelle appartient le texte long étudié par ailleurs, pour mieux faire ressortir les spécificités de telle ou telle période et dessiner des évolutions en matière d'histoire des idées et des formes

La question de la problématique

La plupart des enseignants sont parfaitement conscients que s'ils parviennent à enseigner une œuvre intégrale et quelques textes, dans le volume horaire imparti et compte tenu des contraintes des épreuves du bac, ils auront déjà beaucoup de chance.

Aucun élève même en première n'est capable de problématiser *seul* une réflexion sur la question de l'homme. C'est déjà un exercice difficile pour un enseignant. C'est à lui de déterminer une problématique et de choisir les textes qui sont le plus à même de l'illustrer ou de la mettre en perspective, faute de quoi, prétendre « dessiner des évolutions en matière d'histoire des idées et des formes » n'est que poudre aux yeux.

Si j'avais à entreprendre pareille tâche, la première question que je me poserais, bien ardue, ce serait celle qui consisterait à vérifier si l'histoire des idées est conjointe à celle des formes. J'arriverais rapidement à une conclusion négative.

Une histoire conjointe dans laquelle les idées entreraient dans des catégories littéraires particulières, naissant miraculeusement pour permettre aux écrivains de poser les questions anthropologiques décisives rivées à leur personne est un pur fantasme. On a vu déjà que *Les Fables* de la Fontaine illustrent une foule de choses, depuis la question anthropologique de l'alliance de l'agneau et du loup en nous jusqu'aux pleurs de Perrette ayant perdu son pot au

lait, qui n'a pas une grande profondeur métaphysique, mais qui illustre joliment qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, ou faire attention où on marche...

On peut regarder du côté de la tragédie. L'univers mythologique d'Eschyle, de Sophocle ou d'Euripide est le même. Mais les problèmes qu'ils posent à partir de ce matériau mythique ne le sont pas...

Histoire des formes et des idées

L'histoire des formes impliquerait pour commencer une **histoire de l'oralité** et de ce passage progressif, décisif, et fort peu étudié, d'une civilisation encore orale à une civilisation de l'écrit. Celle-là destructrice de celle-ci à travers une succession d'opérations qu'il conviendrait de repérer, et dont l'un des avatars observables est la culture bourgeoise tant décriée par Bourdieu comme culture de la distinction et donc de l'exclusion.

Culture dont assez clairement toute l'idéologie qui inspire notre Education nationale veut la destruction depuis une cinquantaine d'années, destruction que nos Diafoirus de l'éducation ont entreprise avec un incontestable succès.

Lorsqu'il s'agit par ailleurs de préparer des élèves aux épreuves du bac, comment ne pas être frappé de l'incroyable difficulté de l'exercice. Pour ne pas parler de son impossibilité *de fait*.

Pour une histoire des idées, il faut une vraie formation... I

Il faut donc la donner aux enseignants avant de modifier les programmes et de faire peser sur eux un travail dont ils n'ont pour la plupart, ni le temps, ni l'énergie.

Les plus jeunes frais émoulus d'un concours difficile qu'on envoie dans les cités des banlieues dont nous connaissons tous la dramatique situation n'en ont pas la possibilité. Quant aux plus âgés, ils se sont souvent mariés, ils ont eu des enfants, et ils ont le droit eux aussi de leur consacrer le temps nécessaire pour les éduquer correctement. Ce qu'un enseignant en situation de déréliction – et ils sont nombreux dans cette situation – est dans l'impossibilité de faire.

Sans parler de tous ceux qu'on harasse de corvées administratives stériles, de travaux d'évaluations inutiles, de réunions sans fruit, et de rencontres avec des parents qui n'ont pour la fonction que l'enseignant représente qu'un mépris non déguisé.

En relation avec les langues et cultures de l'Antiquité, et dans une perspective humaniste de connaissance des sources, un choix de textes et de documents permettant de retrouver dans les œuvres antiques les racines de questions et de représentations touchant à la condition de l'homme. Le professeur choisit des œuvres ou extraits d'œuvres qui ont fait l'objet de reprises et de variations et constituent un héritage vivant à travers les siècles. Les récits de création ou fondation, les tragédies, les poèmes, mais aussi les tableaux, fresques et sculptures pourront ainsi nourrir une réflexion anthropologique que l'étude des genres de l'argumentation aura permis d'aborder selon des angles différents mais complémentaires.

Les « racines de questions et de représentations touchant à la condition de l'homme »

Voilà sans doute aucun le point culminant de cet éblouissant texte mythologique.

Les « racines » des questions liées à l'homme nous viennent de loin, des confins de la Méditerranée, de cette culture dite *classique* contre laquelle on s'est acharné. Rares sont désormais les élèves qui ont fait du latin ou du grec, sans parler de l'hébreu. Plus rares

encore les professeurs de lettres modernes qui en ont fait de manière suffisante. Certains n'ont plus aucune culture classique.

Parler dans ces conditions d'un héritage encore vivant relève de la plaisanterie.

L'homme se pense, se dit, se raconte. Il le fait à travers les mythes avant de le faire à travers la pensée rationnelle, qu'elle soit de type philosophique ou anthropologique. Les mythes constituent un discours de l'homme sur lui-même, à ce titre, ils constituent une information décisive pour cette « question de l'homme » : à la condition qu'ils soient justement interprétés, justement mis en perspective. Et donc connus dès lors qu'ils font partie de notre patrimoine culturel et religieux.

La Bible, ancien et nouveau testament, constitue un héritage vivant pour bien des hommes et des femmes de France, tous ceux qui ne sont pas encore agnostiques, athées, bouddhistes ou musulmans. Mais cet héritage est méprisé, renié, et sous peu, il sera déclaré tabou et interdit pour ne pas froisser nos frères d'islam.

Telles qu'il est formulé, le texte des IO prétend retrouver dans des textes de l'Antiquité les racines de questions et de représentations liées à la condition de l'homme telles qu'elles sont exprimées dans les textes du XVIe à nos jours. Cela revient à dire que les textes argumentatifs, (lesquels) contiendraient une dimension universelle dont on pourrait trouver la racine dans les cultures de l'Antiquité ? Et que l'ancien s'explique à l'aune de nos idées d'aujourd'hui.

Mais quel historien un peu sérieux admettrait cette idée ?

Par ailleurs, de quelles cultures de l'Antiquité parle-t-on ? On pourrait s'attendre à ce qu'elles soient nommées dans un texte de ce statut.

On en connaît trois : la grecque, la latine, et la racine sémitique, qui plonge ses racines dans une histoire plus ancienne encore que celle de Grèce, épiphanie du logos.

La Grèce invente la Muse, l'inspiration poétique, une cosmogonie fascinante, des mythes d'une richesse incomparable, elle a multiplié les chefs-d'œuvre, des épopées, des poésies hymniques, le théâtre et elle a inventé la philosophie. Son anthropologie vient des confins de l'Himalaya. Commençons par elle, de qui nous tenons tant, à commencer par la conception de la condition « tragique » de l'homme. Cette conception tragique n'est plus la nôtre. Le « fatum », cette nécessité, cette « ananké » qui pèse inexorablement sur le destin de l'homme, ce n'est pas le destin de l'homme chrétien, dont la vie reste une aventure à haut risque, mais ce risque, Dieu le partage avec lui.

« Anthropologique » vient du grec *anthropos* qui signifie « homme », mais la Grèce dispose de trois mots pour parler de l'homme... *Brotos* signifie l'homme en tant que mortel (on dit aussi *thnetos*, à partir d'une autre racine qui signifie mourir) ; *aner* signifie l'homme viril, et *anthropos*, que nous avons retenu, signifie l'homme dans son humanité d'être social, et donc la tragédie de ses rapports avec les autres hommes. Les grands tragiques vont penser l'homme dans une tension entre l'humain et le surhumain.

Rome conquiert la Grèce et la domine militairement. Solidaire des options grecques comme de sa mythologie, le monde romain en adopte tous les grands modèles culturels, empruntés à la langue d'Homère et de Pindare, mais qui repose sur trois noms : Virgile, Horace, Ovide... Virgile va reconduire Homère et retransmettre les modèles culturels littéraires de la Grèce à tout le Moyen âge latin. Tous les théoriciens futurs de la littérature seront redevables de ce que Horace a élaboré, et se revendiqueront de lui, Boileau le premier. Le classicisme s'inspire directement de l'art poétique élaboré dans le monde romain. Quant à Cicéron, il va léguer à toute l'antiquité et au Moyen âge cet art oratoire, cette « rhétorique » qui reste largement encore la norme contraignante du bien écrire. Il va répercuter la culture philosophique grecque et l'héritage stoïcien.

Racine et Corneille vont puiser dans l'héritage grec et romain. Mais leurs schèmes ne sont pas les mêmes. La parole tragique même, comme l'action tragique ne procèdent pas des mêmes principes, du même moteur. Le paradigme anthropologique a changé... On a d'un

côté l'histoire romaine de la souveraineté, de l'autre, « en creux, l'histoire biblique de la servitude et des exils. Les tragédies historiques de Racine sont des tragédies du droit et du roi, essentiellement centrées sur le problème de l'usurpateur et de la déchéance, de l'assassinat du roi, et de cette naissance d'un être nouveau que constitue le couronnement d'un roi. Comment un individu peut-il recevoir par la violence, l'intrigue, le meurtre et la guerre une puissance publique qui doit faire régner la paix, la justice, l'ordre et le bonheur ? Comment l'illégitimité peut-elle produire la loi ? La tragédie de Shakespeare s'acharne sur cette plaie, sur cette espèce de blessure répétée que porte au corps la royauté, dès lors qu'il y a mort violente des rois et avènement des souverains illégitimes. La tragédie racinienne, par un de ses axes au moins, est une sorte de cérémonie, de rituel de re-mémorisation des problèmes du droit public. Il y a une sorte d'appartenance essentielle entre la tragédie et le droit.

Où voit-on qu'on en parle aux élèves ?

Le monde sémitique véhicule l'idée d'une nature humaine solidaire de la Création, solidaire d'une succession d'opérations divines (les jours) qui parlent de l'Homme. Ce n'est pas seulement une anthropologie mais une épistémologie¹¹.

L'humanisme occidental c'est la fusion dans le même creuset de la philosophie grecque, de l'esprit juridique latin et de la théologie judéo-chrétienne. L'avenir de l'Europe a été inséparable de trois idées : celle de la vérité objective, universellement valable, résultat d'une contemplation pure ou d'un effort strictement rationnel ; l'idée de la personne humaine, chaque personne ayant une valeur, personne irremplaçable, libre pour une existence unique. La première idée est d'origine grecque, la deuxième d'origine chrétienne, mais elle a été véhiculée par la culture romaine, la dernière seule, plus récente, l'idée de la technique maîtresse de la nature, multipliant les pouvoirs de l'homme et ses possibilités de richesse est proprement européenne. Elle gouverne l'ivresse prométhéenne de l'homme moderne, affolée de puissance technique.

Les récits de Création

De quoi parle-t-on quand on parle des récits de création ? Des Dogons du Mali et de la création du monde à partir des omoplates du dieu Amma ou du grand récit révélé de la Genèse¹² ?

Ils ne sont pas de même nature. Si on veut exploiter un matériau culturel, il faut l'exploiter pour ce qu'il se prétend être. Cela suppose une claire idée de la différence entre un mythe, une légende, un récit de fondation, une cosmogonie, ou un texte révélé. Tous les anthropologues ont clairement opéré ces distinctions.

La mythologie relativiste des angles différents mais complémentaires offrant une merveilleuse mosaïque à l'esprit de nos chers adolescents n'est qu'une vue de l'esprit ou un mensonge de plus.

Il y a des options intellectuelles, décisives, majeures, qui relèvent du choix de chacun. Soit l'homme est un animal, et il se comporte comme tel, éthique sexuelle comprise, soit il est un homme, avec la dignité éminente que confère une nature humaine faite dans l'ombre et la consanguinité de l'Éternel. Soit il n'est qu'un corps voué au néant, soit il a la liberté, don précieux, élégant, généreux, et donc une part de responsabilité dans son destin. Soit il est le pur produit de son siècle, soit il est le pur produit de l'intelligence et de l'amour divin. Soit il

¹¹ Voir sur le site « la communion des éducateurs chrétiens », les enseignements de Jean-François Froger, *les Alliances*. Une approche d'anthropologie biblique qui décrit et interprète chacune des 5 grandes figures de l'Ancien testament (Noé, Abraham, Jacob, Moïse, David) et le sens de chacune des alliances.

¹² Un de mes amis, professeur émérite aujourd'hui à l'université de Nantes, m'a raconté le fait suivant. Encore en poste, avec des étudiants de ce qui s'appelait alors le DEUG, il leur a proposé *Une fille d'Eve*, de Balzac. Il a dû expliquer ce que signifiait le titre, l'allusion n'était pas comprise faute de l'horizon référentiel.

est homme, dans un corps d'homme, acceptant librement et de façon plénière le corps qui lui est donné, - soit homme, soit femme - et d'y inscrire son destin, dans une sexualité humaine responsable, soit il est un animal livré à ses pulsions les plus primitives.

Cette « condition humaine » présente la caractéristique d'une indétermination constitutive, garante de notre liberté. Si nous naissions totalement déterminés comme le prétendent certaines philosophies modernes, nous n'aurions aucune liberté. Cette indétermination existe à l'intérieur de déterminations, de « bornes anthropologiques » et elle est la condition de ce que l'on appelle depuis Augustin : le libre arbitre, qui est la liberté initiale. Celle de choisir, à commencer par choisir ce que l'homme veut être. Il doit choisir d'espérer ou de désespérer, d'aimer ou de haïr, de penser ou de suivre l'esprit du temps, il doit opter pour la vérité ou pour le mensonge, le courage ou la lâcheté, la tempérance ou la luxure, l'envie ou la capacité de se réjouir pour le prochain. Ou de pleurer avec lui et le consoler quand il pleure.

Si la vérité existe, alors la question est comment la transmettre et la communiquer. Si elle n'est qu'une chimère, ou si tout est écrit, à quoi bon argumenter.

Mais si l'homme décide de penser, il y a des options intellectuelles incompatibles entre elles, exclusives l'une de l'autre, sauf à renoncer à une vie intellectuelle vraie. Ce que font bien des jeunes, moyennant quoi, il peuvent entrer dans le monde de parole et de bavardages et entreprendre une carrière littéraire.

Ceux qui veulent penser doivent le savoir : cela implique un risque, celui de se tromper.

Conclusion

Soit la nature humaine n'existe pas mais alors que sommes-nous et qui sommes-nous, et notre condition humaine devient radicalement inintelligible.

Soit l'homme a une « nature », qui lui confère dignité et statut dans l'univers et face aux autres hommes et il lui appartient d'essayer de la connaître et de construire avec les autres hommes, avec lesquels il partage cette « donnée » des relations dignes de l'idée qu'il a de lui-même et des conditions de vie qui sont le corollaire de cette nature humaine.

Et il nous appartient à nous enseignants de leur donner les clés pour ce choix et cette compréhension d'eux-mêmes.

La réponse du christianisme était cohérente, c'est celle du texte révélé formulé sous le concept de « chute », autrement dit d'une catastrophe métaphysique qui aurait endommagé gravement la « nature humaine », et en aurait altéré la « condition ». La souffrance, la maladie et la mort, ne faisaient pas partie du programme initial (devenu inimaginable) mais elles sont entrées dans le monde, c'est-à-dire dans la condition humaine. Toute l'histoire biblique est ainsi une anthropologie impliquée (au sens de à révéler), et l'histoire d'une succession d'opérations particulières à travers lesquelles un Dieu se fait entendre et réintroduit dans l'homme les conditions de possibilité d'une relation à Lui, relation rendue impossible.

La nature humaine se comprend alors comme celle d'un organisme équipé (une entéléchie dans la langue des Scolastiques) pour communiquer avec Dieu, mais dont le système relationnel, abîmé, doit faire l'objet d'une lente et progressive restauration, qu'on appelle les alliances et qui restituent l'homme dans son humanité.

On ne transmet pas seulement ce qu'on connaît, on transmet ce qu'on est. De l'enseignant dépend aussi la qualité du message qu'il pourra transmettre.

Si on admet que l'homme cherche une réponse à ce qu'il est, à sa conduite aussi, alors, il faut chercher une « origine » aux principes de la raison, et il faut reconnaître une source transcendante, une source divine à la pensée.

Cette source, les chrétiens l'appellent : le Verbe.